



Revista de Guimarães

Publicação da Sociedade Martins Sarmiento

LA FORMATION DE L'EUROPE CELTIQUE: ÉTAT DE LA QUESTION.

KRUTA, Venceslas

Ano: 1999 | Número: 109a

Como citar este documento:

KRUTA, Venceslas, La formation de l'Europe celtique: état de la question. *Revista de Guimarães*, Volume especial - Actas do Congresso de Proto-História Europeia, 1999, p. 51-88.

Casa de Sarmiento
Centro de Estudos do Património
Universidade do Minho

Largo Martins Sarmiento, 51
4800-432 Guimarães
E-mail: geral@csarmiento.uminho.pt
URL: www.csarmiento.uminho.pt



Este trabalho está licenciado com uma Licença Creative Commons
Atribuição-NãoComercial-SemDerivações 4.0 Internacional.
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>



casadesarmento

centro de estudos do património

La formation de l'Europe celtique: état de la question

Venceslas Kruta*

Revista de Guimarães, Volume Especial, I, Guimarães, 1999, p. 51-88

L'image que nous laissèrent des anciens Celtes leurs contemporains fut conditionnée durablement et fortement par deux événements conflictuels.

Trois siècles et demi après la fondation de Rome, des Transalpins firent irruption en Italie centrale, infligèrent une défaite sanglante aux légions, occupèrent la Ville et assiégèrent pendant plus de sept mois le Capitole. Cette irruption brutale de barbares venus des régions encore mystérieuses de l'Europe intérieure et leur victoire sur une cité qui était déjà une des plus puissantes d'Italie centrale firent grande impression dans le monde méditerranéen. Selon Plutarque, le philosophe Héraclite du Pont, à peu près contemporain de l'événement, aurait enregistré qu'«arriva du Couchant la nouvelles qu'une armée, sortie de chez les Hyperboréens, avait pris une ville grecque appelée Rome et située quelque part là-bas, près de la Grande Mer» (*Vie de Camille*, 22). Théopompe, Aristote et d'autres auteurs grecs du IV^e siècle avant J.-C. auraient eu également connaissance de l'événement.

Un choc semblable, tout aussi abondamment commenté par les auteurs antiques, se produisit un siècle plus tard, lorsqu'une armée celtique, commandée elle aussi par un chef du nom de Brennos, pénétra jusqu'aux portes du sanctuaire de Delphes. Celui-ci aurait été sauvé *in extremis* par l'intervention d'Apollon mais l'idée du pillage

* Ecole pratique des Hautes études, Paris.

Unidade de Arqueologia da Universidade do Minho.

sacrilège et de la malédiction attachée désormais à «l'or de Delphes», devenu successivement «l'or de Toulouse», fut désormais un des lieux communs de l'Antiquité.

Un des poèmes de Callimaque, composé vers 275 av. J.-C., quelques années après l'événement, témoigne de son impact:

Et un jour viendra pour nous [...] que de l'extrême Occident, les derniers des Titans, levant contre l'Hellade l'épée barbare et l'Arès celtique se précipiteront, tels les flocons de la neige, aussi nombreux que les constellations qui parsèment la prairie céleste, un jour [...] près de non temple, on apercevra les phalanges ennemies, déjà près de mes trépieds, les glaives et les ceinturons, armure d'impudence, et les boucliers odieux qui pour les Galates, race en délire, marqueront le chemin d'un destin cruel [...] (Hymne à Délos, 171-184, traduction de E. Cahen, dans *Callimaque, Paris*, «Les Belles Lettres», 1953).

Ainsi, après les Géants écrasés par les dieux de l'Olympe, les Amazones des steppes et les Perses, ce fut au tour des Celtes d'être l'image emblématique de la Barbarie, violente et désordonnée, qui menaçait le monde civilisé des cités méditerranéennes. Vaincus comme leurs prédécesseurs, ils se retrouveront à leurs côtés sur les monuments érigés au début du II^e siècle avant J.-C. par les souverains victorieux de Pergame et la «galatomachie», le combat contre les guerriers gaulois, apparaît alors sur les sarcophages d'Etrurie au même titre que les autres thèmes qui symbolisent la victoire des hommes soutenus par les dieux sur les forces ténébreuses et incontrôlées de la nature.

Outil efficace d'une propagande qui cherchait à justifier la mainmise romaine sur les pays celtiques, cette image des Celtes, fondée sur une opposition systématique entre le monde gréco-romain et l'univers de ce peuple barbare, supposé sauvage et inculte, s'imposa avec une telle force qu'elle conditionna encore près de deux millénaires plus tard plusieurs générations de savants qui se consacrèrent à son étude.

Tout semblait d'ailleurs donner raison aux témoignages des anciens: les vestiges archéologiques -traces d'habitats, sépultures, lieux de culte- paraissaient insignifiants et rudimentaires si on les comparaient aux monuments que nous ont laissés les Grecs et les Romains. Quant à l'art celtique, il était généralement considéré comme une dérivation, plutôt maladroite, des arts mineurs grecs et étrusques. Tout au plus admettait-on son originalité formelle, mais elle était

attribuée soit à l'incapacité de reproduire les modèles, soit à un goût inné pour l'abstraction.

L'étude de la culture des anciens Celtes a mis très longtemps à se libérer des idées préconçues et des clichés hérités de l'Antiquité. Il en reste certainement encore quelques uns, mais l'image que l'on peut esquisser aujourd'hui est déjà bien différente de celle dont on disposait il y a encore un quart de siècle.

L'archéologie celtique, aujourd'hui plus que centenaire, a joué un rôle primordial dans cette redécouverte: elle a apporté, grâce aux fouilles, mais aussi à l'affinement de ses méthodes, une quantité de documents et d'informations qui ont permis d'éclairer d'un jour nouveau les témoignages des auteurs antiques. On trouve ainsi maintenant en relisant leurs textes de nombreux faits qui, masqués jusqu'ici à nos yeux par les lieux communs traditionnels, viennent étayer et étoffer les conclusions que l'on peut tirer de l'analyse des matériaux archéologiques.

Un domaine de recherche tout aussi important, nouveau et particulièrement fructueux, est constitué par l'étude de plus d'un millier d'inscriptions qui furent gravées dans leur langue par les anciens Celtes -sur pierre, poterie ou métal, à l'aide des alphabets qu'ils empruntèrent successivement au monde méditerranéen. Même si ces textes sont généralement très courts et si leur interprétation reste quelquefois incertaine, leur apport s'est révélé essentiel.

Ainsi, la constatation que des inscriptions en caractères empruntés à l'alphabet étrusque, trouvées dans la Lombardie et le Piémont actuels et antérieures à l'invasion historique du début du IV^e siècle avant J.-C., appartiennent à une langue incontestablement celtique, est une nouveauté d'autant plus troublante que ceux qui l'écrivaient (et donc la parlaient) depuis le début du VI^e s. av. J.-C., étaient intégrés culturellement depuis longtemps au milieu italique dont ils représentent un des faciès, la culture dite de Golasecca. Ils n'avaient donc pas été rattachés jusqu'ici au noyau ancien des Celtes, caractérisé selon les spécialistes par une autre culture -le faciès centre-occidental hallstattien- et localisé exclusivement dans les territoires transalpins.

Seul un retour en arrière, aux origines de l'identification archéologique des populations celtiques, peut permettre d'apprécier à leur juste valeur les conséquences de cet éclatement brutal du schéma traditionnel.

Il faut remonter pour cela à 1870, au Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique de Bologne. Deux savants, le français Gabriel de Mortillet et le suisse Emile Desor y reconnurent, parmi les matériaux découverts sur le site de la ville étrusque fouillée près de Marzabotto, des fibules et des épées qu'ils attribuèrent aux envahisseurs celtiques du début du IV^e siècle avant J.-C. En effet, ils connaissaient bien ce type d'objets, insolite dans le milieu local: le premier grâce aux centaines de pièces qui avaient été récupérées dans les nécropoles champenoises pour remplir le nouveau Musée des Antiquités nationales, le second parce qu'il explorait le riche gisement lacustre de La Tène.

«L'âge du Fer préromain» fut divisé quelques années plus tard en deux périodes dont la seconde, celle à laquelle appartenaient les matériaux trouvés à Marzabotto, reçut le nom du site suisse. C'est grâce à l'équivalence établie ainsi entre la civilisation de La Tène (on utilise aujourd'hui généralement l'adjectif «laténienne», moins équivoque) et les Celtes historiques que purent être reconnus dans les décennies suivantes les témoins matériels de leurs autres pérégrinations historiques, notamment ceux de leur expansion dans les pays danubiens.

Le succès de cette démarche engendra toutefois la conviction que toutes les populations celtiques devaient être issues du noyau laténien, qui occupait au V^e siècle avant J.-C. les territoires qui s'étendent au nord des Alpes depuis la Champagne jusqu'à la Bohême. L'application du modèle qui avait si bien fonctionné pour l'Italie et les pays danubiens -apparition d'objets laténiens = arrivée des Celtes- se révéla toutefois moins évidente pour d'autres régions, notamment la péninsule Ibérique, l'ouest de la France actuelle et les îles Britanniques. Tardifs et souvent sporadiques, les éléments laténiens y paraissaient insuffisants pour justifier une celtisation que les premiers témoignages écrits sur ces régions présentent comme un fait accompli.

On chercha donc à remonter dans le temps, mais en respectant toujours le schéma de l'expansion historique des Celtes laténiens: une poussée progressive vers l'ouest des populations du noyau celtique d'Europe centrale qui aurait pu commencer dès le premier âge du Fer, dans le deuxième quart du dernier millénaire avant J.-C., ou même avant, vers la fin de l'âge du Bronze.

Rien ne permet aujourd'hui de trancher définitivement la question de l'origine des populations celtiques, mais on peut considérer

comme acquis qu'existaient au VI^e siècle avant J.-C. au moins trois groupes sûrs de population de langue celtique, culturellement distincts: les Celtes de la culture dite de Golasecca de l'actuelle Lombardie, selon nos connaissances actuelles les premiers à avoir utilisé l'écriture, ancêtres directs des Insubres historiques; les groupes transalpins du faciès centre-occidental de la culture hallstattienne, prédécesseurs directs du noyau initial de la culture laténienne; enfin, les Celtes de la péninsule Ibérique.

La découverte de la celticité linguistique de la culture de Golasecca -reconnue à vrai dire intuitivement par Biondelli dès 1867, trop tôt pour que l'idée soit prise au sérieux par ses successeurs- doit constituer pour nous un avertissement: les cultures des Celtes ne se succédèrent pas seulement dans le temps mais elles se juxtaposèrent aussi dans l'espace. Evidemment, nous ne sommes en mesure d'identifier que celles dont la langue nous est connue ou celles que des textes nous indiquent comme telles. Etablir en l'absence de témoignages écrits irréfutables un lien entre une culture archéologique et une communauté linguistique est une opération spéculative délicate et on peut comprendre les réactions de rejet face à des affirmations qui furent quelquefois péremptoires, irréfléchies et excessives. Toutefois, réfuter à priori l'utilité d'une telle approche équivaut à nier le rôle du facteur linguistique, à notre avis très important, dans la formation et le maintien et le rayonnement des communautés protohistoriques.

La reconstitution de l'ethnogenèse des peuples celtiques à partir des seules données archéologiques ne peut donc être que spéculative. On peut affirmer aujourd'hui, sans trop de risques de se tromper, que la formation de l'Europe celtique fut un processus engagé bien avant le VI^e siècle avant J.-C. et que au moins une partie des cultures anonymes de la fin de l'âge du Bronze et du début de l'âge du Fer de l'Europe centrale et occidentale devaient appartenir à des populations celtophones. C'est ce qu'indique la continuité indiscutable du peuplement que l'on peut observer dans beaucoup de ces régions depuis la fin du II^e millénaire av. J.-C., quelquefois même la première moitié du millénaire précédent, jusqu'à l'émergence des Celtes historiques de culture laténienne.

Ainsi, en Bohême, une frontière culturelle très nette sépare le long de l'Elbe, dès la seconde moitié de ce millénaire les villages de la culture dite de Knovíz, de ceux, voisins, du complexe lusacien. Elle

devrait correspondre à la limite septentrionale des lointains ancêtres des Celtes autochtones de cette région, les Boïens historiques.

Ce n'est qu'à partir des phases récentes du premier âge du Fer, au VI^e s. avant J.C. et au début du siècle suivant, que les premiers peuples celtiques entrent dans l'histoire. C'est une époque où l'installation en Méditerranée occidentale de colonies grecques, notamment la fondation phocéenne de Massalia, provoque des contacts de plus en plus fréquents et lointains entre les peuples présumés celtiques de l'intérieur et les cités grecques du littoral ainsi que les comptoirs gréco-étrusques de la plaine du Pô.

Les échanges sont abondamment attestés par la diffusion d'objets d'origine méditerranéenne, connus principalement des riches sépultures de l'élite transalpine-poteries et vases en bronze de fabrication grecque ou étrusque, mais également meubles et tissus de prix, auxquels viennent s'ajouter des objets, reconnus ces dernières décennies, qui étaient produits en Italie du nord chez les Celtes de Golasecca ou chez les Vénètes de l'Adriatique. Cet aspect des relations celto-méditerranéennes a été très attentivement étudié et considéré, à juste titre, comme le reflet archéologique d'influences déterminantes pour le processus de formation de la culture laténienne.

L'association établie entre des contacts dont l'intensité était mesurée d'après la quantité d'objets importés livrés par les sépultures dites princières a donné cependant une image vraisemblablement déformée du processus de formation de la culture laténienne. Il en excluait en effet toutes les régions, où n'ont pas été découvertes des tombes princières. Le cas le plus évident est celui de l'Armorique, où on assiste depuis le début du V^e s. av. J.-C., peut-être même avant, à la mutation autonome d'un faciès du premier âge du Fer, sous l'effet direct d'influences nord-italiques qui étaient véhiculées probablement par le trafic de l'étain. Le groupe armoricain de céramique estampée constitue un remarquable témoin de la naissance de ce foyer laténien. Une situation analogue peut être observée à l'est, sur la lisière occidentale de la cuvette karpatique. Là aussi peut être aujourd'hui distinguer un foyer autonome de formation de la culture laténienne.

Considéré pendant longtemps comme la conséquence d'une diffusion de la culture laténienne à partir d'un noyau central, son caractère qui est à première vue étonnamment unitaire, apparaît aujourd'hui plutôt comme le résultat de l'impact d'influences méditerranéennes de même nature sur des populations qui y

réagissaient de manière semblable. L'existence d'un système idéologique (religion) bien structuré et commun au moins dans ses lignes générales explique le mieux la convergence des choix et des approches, ainsi que l'extension et la permanence étonnante d'un répertoire iconographique, associé à une conception très originale de l'image, que révèle l'étude de la production artistique.

La formation de la culture laténienne apparaît donc aujourd'hui comme l'aboutissement polycentrique de plus d'un siècle de contacts entre les Celtes transalpins, les Grecs d'Occident, les Etrusques, mais aussi les celtophones de la culture de Golasecca, les Vénètes et d'autres peuples cisalpins. Des sites tels que Závist en Bohême (mais peut-être aussi le Glauberg en Hesse), avec sa surface fortifiée d'une centaine d'hectares et son sanctuaire central, pourraient témoigner alors d'une première tentative d'implantation d'agglomérations de type urbain en Europe intérieure. Dans tous les cas, l'effort nécessaire pour sa construction et ses reconstructions successives, atteste le degré d'organisation et de centralisation qui avait été atteint dès alors par certaines communautés celtiques.

Contrairement à une idée reçue, le V^e s. av. J.-C. ne représente pas pour le monde des Celtes historiques une période de bouleversements, de crise généralisée d'un système définitivement compromis, qui aurait provoqué le début de mouvements de populations qui se seraient prolongés jusqu'au siècle suivant. Bien au contraire le V^e siècle est une période de maturation, où tous les domaines que l'archéologie permet d'étudier montrent une amélioration étonnamment rapide des acquis antérieurs.

De l'ouest à l'est, le monde celtique transalpin du V^e s. av. J.-C. présente l'image d'un milieu stable, en plein essor économique, attaché aux traditions et densément peuplé. Ce n'est que vers la fin de ce siècle ou au tout début du siècle suivant que peut être constatée dans un certain nombre de régions une rupture brutale. C'est également à ce moment qu'apparaissent les déséquilibres qui furent à l'origine des mouvements de populations de grande ampleur évoqués par les sources antiques qui offrent pour la première fois des témoignages suffisamment explicites sur une partie au moins des déplacements humains de l'Europe intérieure, ceux qui concernèrent directement les centres méditerranéens. On peut ainsi confronter enfin les données textuelles, lacunaires mais sûres pour l'essentiel, à

l'enregistrement archéologique de ces mouvements et de leurs conséquences.

Les récits de l'invasion de l'Italie par d'importants groupes de Celtes transalpins ont été abondamment commentés et analysés: les incertitudes et les controverses concernent aujourd'hui essentiellement l'éventualité de mouvements antérieurs à l'invasion historique du début du IV^e s. av. J.-C., leur ampleur et leur chronologie. L'installation d'une hégémonie celtique sur de vastes territoires au sud du Pô, fondée sur le pouvoir militaire des nouveaux venus, est un fait incontestable et il ne peut être relié qu'aux événements relatés par les textes qui aboutirent à la bataille de l'Allia et à la prise de Rome.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le témoin le plus évident de l'irruption des Celtes dans la Péninsule soit la forte diffusion de la pièce maîtresse de l'armement laténien, mise au point par les Celtes transalpins vers le milieu du V^e s. av. J.-C.: la longue épée, conçue pour être utilisée de taille aussi bien que d'estoc. La comparaison de la répartition en Italie des épées laténiennes du V^e s. av. J.-C. et des formes des IV^e et III^e s. av. J.-C. est tout à fait éloquente. La carte de répartition pour les formes des II^e-I^{er} s. av. J.-C. montre au contraire une contraction qui illustre parfaitement la perte des territoires au sud du Pô et le maintien d'une autonomie formelle au nord du fleuve (fig. 1).

Comme on peut le constater, l'étude par tranches chronologiques de la répartition d'un seul objet - il est vrai particulièrement emblématique- reflète très fidèlement l'expansion et la contraction des Celtes d'Italie.

Nous savons cependant aujourd'hui que cette relation, à première vue si évidente, entre la présence de Celtes de culture laténienne et la répartition géographique de leur arme caractéristique, recouvre une réalité plus complexe et plus nuancée. En effet, bien que la majeure partie des épées laténiennes d'Italie provient de territoires que les auteurs anciens attribuent à des peuples celtiques -Cénomans, Insubres, Boïens, Sénons-, bon nombre de ces armes furent découvertes chez leurs voisins indigènes: Vénètes, Rètes, Ligures, Ombriens, Picéniens. Certaines trouvailles particulièrement excentriques (Aléria, Capena, Pietrabbondante) peuvent trouver une explication dans des expéditions militaires ou dans le mercenariat. D'autres découvertes extérieures aux territoires occupés par les Celtes

doivent être le résultat de l'adoption de cette arme par des élites militaires non-celtiques. C'est ce que confirme l'examen détaillé des rites funéraires et des coutumes vestimentaires, lorsqu'il y révèle clairement l'empreinte de traditions locales.

Quant à l'élite militaire des Celtes, les tombes les plus anciennes connues actuellement en Cispadane, celles du territoire sénon que l'on peut dater du deuxième quart du IV^e s. av. J. -C., montrent la rapidité étonnante de son acculturation: dans la tombe de Moscano di Fabriano, seule l'épée laténienne dans son fourreau richement décoré en tôle de bronze, ainsi qu'une fibule, de typologie également laténienne, fabriquées toutes les deux probablement sur place, trahissent l'origine transalpine du personnage. La situation n'est pas différente pour la riche tombe féminine contemporaine de Santa Paolina de Filottrano, où le torque en or à tampons, une parure aussi emblématique pour une femme de haut rang que l'est l'épée pour un homme, est le seul objet de facture laténienne parmi une quantité d'objets grecs et étrusques.

Si nous ne disposons pas des données explicites fournies par les textes, le cas de l'épée laténienne en Italie se prêterait remarquablement à l'application du modèle qui voit dans l'adoption d'objets de prestige par les élites locales une alternative à la diffusion par migration humaine. La situation évoquée précédemment montre clairement que ces deux modèles sont ici indissociables. L'impulsion initiale fut toutefois incontestablement l'introduction brutale du nouvel objet emblématique de la puissance militaire à la suite d'un impact ethnique allogène, suffisamment fort et prolongé pour imposer cette arme aux populations indigènes qui étaient en contact direct avec les nouveaux venus.

Les autres objets laténiens significatifs postérieurs au début du IV^e s. av. J.-C. -par exemple les fibules du type dit pré-Duchcov dont la vogue principale devrait se situer dans le deuxième quart de ce siècle- présentent une distribution assez semblable, mais plus clairsemée et moins étendue. On les trouve également en dehors des territoires proprement celtiques, notamment en Vénétie, où leur nombre est proportionnellement presque aussi élevé qu'en Cispadane. Des pièces très excentriques pourraient témoigner des expéditions en Italie centrale: tel pourrait être le cas de la fibule ornithomorphe de Nemi, d'un type attesté en Europe centrale jusqu'au début du IV^e s. av. J.-C. et à l'apparition du type pré-Duchcov (fig. 2), mais d'une

dimension tout à fait inhabituelle qui en fait une pièce exceptionnelle, à destination plutôt votive que vestimentaire (fig. 3).

Fait à première vue paradoxal, tandis que le territoire des Vénètes a livré bon nombre de fibules laténiennes datables de la première moitié du IV^e s. av. J.-C., le territoire des Insubres celtiques (l'actuelle Lombardie) n'en a livré à ce jour aucune et semble être resté jusqu'au début du siècle suivant complètement à l'écart de l'aire de diffusion des formes d'origine transalpine.

L'explication doit être évidemment cherchée dans le fait que la filiation des Insubres était locale: ils étaient les descendants directs des populations de la culture de Golasecca qui utilisèrent l'alphabet étrusque pour enregistrer leur parler celtique dès le deuxième quart du VI^e s. av. J.-C.

On n'ose pas imaginer quelles conclusions pourraient être tirées des cartes de répartition d'objets laténiens du IV^es. av. J.-C. en Italie si l'on ne disposait pas du témoignage des auteurs anciens et des précieuses indications supplémentaires qu'apporte l'épigraphie, qui permet d'identifier la langue d'une culture archéologique qui serait restée autrement anonyme. Le cas des Insubres et des Vénètes le montre clairement: les parentés les plus évidentes archéologiquement ne sont pas nécessairement toujours les plus pertinentes du point de vue ethnique.

L'équation traditionnelle Celtes = culture laténienne apparaît donc désormais inexacte et fortement réductrice: il existait peut-être aux V^e-IV^e s. av. J.-C. autant de populations de langue celtique en dehors du monde laténien qu'à son intérieur. Sans trace écrite de leur langue, rien ne permet plus de les identifier.

L'existence de Celtes autochtones, étrangers à la culture laténienne, n'est pas la seule atteinte à l'image traditionnelle de l'invasion celtique de l'Italie. L'idée d'une vague déferlante, balayant tout sur son passage et créant ainsi une rupture nette dans le peuplement avait déjà été atténuée par la constatation qu'une partie au moins des centres urbains préexistants n'avaient pas été détruits mais avaient continué à vivre avec des résidus de leur habitants d'origine. Les résultats des nouvelles fouilles ne cessent d'apporter des éléments nouveaux en faveur de ces survivances et, même un cas accepté naguère comme exemplaire, celui de la ville étrusque de Marzabotto, semble devoir être reconsidéré. En effet, l'agglomération étrusque paraît avoir connu une vie urbaine, sans doute réduite,

jusque vers le milieu du IV^e s. av. J.-C. et la fin de cet avant-poste colonial d'une cité d'Etrurie qui était apparemment en concurrence avec Felsina, semble liée plus à la rupture ou au déclin des circuits commerciaux traditionnels qu'à l'action destructrice des envahisseurs celtes.

La continuité du peuplement n'est cependant pas attestée uniquement dans certains centres urbains. Les premiers résultats de fouilles récentes d'habitats ruraux de plaine des environs de Modène, en plein coeur du territoire conquis par les Boïens au début du IV^e s. av. J.-C., montrent que certains éléments du réseau de bourgs, villages et fermes étrusques du V^e s. av. J.-C. continuèrent leur existence pendant les deux siècles de domination celtique. Le matériel qu'ils livrent, essentiellement de la poterie importée ou fabriquée localement, s'inscrit à première vue, à quelques exceptions près, parfaitement dans la tradition indigène. Rien ne permet pour l'instant de déterminer avec certitude l'appartenance ethnique de leurs habitants. Seule l'exploitation statistique des matériaux recueillis en surface lors d'une prospection systématique du territoire permet de déceler un possible fléchissement du nombre de sites occupés vers la fin du V^e s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant. Il est peu probable qu'on lui aurait accordé de l'importance si l'on n'avait pas cherché attentivement les effets d'une invasion qui était connue par les textes. Sans eux, les témoignages de continuité auraient probablement prévalu.

Le reflet archéologique d'un afflux de population très important et culturellement très contraste, un cas que l'on pourrait donc considérer à priori comme idéal, n'est donc pas toujours aussi évident et aussi univoque que l'on pouvait le penser au départ.

Comme tout autre événement de cette nature, l'invasion celtique de l'Italie pose le problème de l'origine des migrants. Ni les textes, ni les données archéologiques recueillis en Italie ne suffiraient à eux seuls pour répondre à cette question. Ils fournissent toutefois des indices qui permettent d'orienter les recherches. Tout d'abord, l'homonymie de certains des peuples installés en Italie avec des peuples localisés plus tard dans différentes régions transalpines: les Sénons et les Lingons aux confins de la Champagne, les Boïens en Europe centrale, où leur nom s'est conservé jusqu'à nos jours dans ceux de la Bohême et de la Bavière voisine. Ces deux grandes provinces du monde laténien ne furent probablement pas les seules à

fournir des effectifs à la migration mais leur situation semble être particulièrement représentative.

Bien connu grâce aux fouilles conduites depuis le siècle dernier, le territoire champenois fut au V^e s. av. J.-C. une des zones les plus densément peuplées de l'aire laténienne. Les très nombreuses nécropoles du faciès marnien, issu de l'évolution du faciès tardo-hallstattien dit jogassien, témoignent d'une population stable et homogène, sans importantes variations démographiques pendant les trois ou quatre premières générations qui furent inhumées avec des objets laténiens. Un changement, apparemment assez brutal, semble se produire vers la fin du V^e s. av. J.-C.: un grand nombre de nécropoles s'arrêtent brusquement, soit définitivement, soit pour ne reprendre qu'après une interruption d'un siècle ou plus. Ce fléchissement démographique très significatif se produit sans que l'on puisse observer un renforcement numérique du nombre des enterrements dans les nécropoles restantes. Ces dernières constituent un réseau désormais très raréfié, à l'exception toutefois de la région des environs de Reims, où la situation antérieure ne semble pas connaître de modifications significatives. Il ne s'agit donc apparemment pas d'une redistribution interne du peuplement, mais d'une importante ponction démographique qui ne pouvait être causée que par un départ. Bon nombre d'arguments, plus ou moins directs, plaident en faveur de l'hypothèse d'une migration vers l'Italie, où les contingents originaires de la Champagne et des régions circonvoisines auraient constitué la composante principale des Sénons et des Lingons.

Considérée pendant longtemps comme une province marginale de l'aire celtique, l'Italie apparaît après examen comme une région cruciale pour la compréhension des phénomènes qui touchèrent au IV^e s. av. J.-C. l'ensemble du monde laténien. C'est incontestablement de là que partirent les courants d'influences, particulièrement perceptibles dans le domaine de l'art, qui marquèrent profondément et durablement la culture des Celtes historiques.

C'est aussi la région, où le processus d'intégration de groupes celtiques immigrés militairement peut être le mieux suivi, grâce à l'abondance de l'information textuelle, qui n'a d'équivalent que celle dont nous disposons, trois siècles plus tard, pour la Gaule transalpine. La comparaison de ces informations et de la documentation archéologique, montre de manière exemplaire le caractère incomplet des conclusions que l'on peut tirer en utilisant une

seule de ces deux catégories de sources: l'impression d'un peuplement celtique homogène, uniforme et en opposition constante avec le milieu indigène, que l'on peut avoir à la lecture des textes, apparaît peu près totalement fausse quand on examine les matériaux archéologiques des régions concernées. Ces derniers révèlent en effet la diversité de l'élément celtique, liée sans doute essentiellement à la différente filiation de ses principales composantes, ainsi que sa cohabitation avec divers éléments autochtones, dans le cadre d'ensembles territoriaux que les textes placent sous leur domination hégémonique.

La capacité d'intégration culturelle et ethnique manifestée en Italie par les Celtes, constitue certainement un excellent modèle pour mieux comprendre ce qui s'est passé dans les autres zones de l'expansion historique. Leur cas permet également d'apprécier la rapidité avec laquelle ils ont su créer des formations ethniques composites placées sous leur contrôle: il n'a pas fallu plus d'une ou deux générations pour que des peuples tels que les Sénons ou les Boïens arrivent au degré de cohérence culturelle que reflète, dès la deuxième moitié du IV^e s. av. J.-C., le moment d'équilibre que l'on peut qualifier de culture celto-Italique.

La Bohême est au V^e s. av. J.-C. également une des régions les plus densément peuplées du monde celtique. Riche et prospère, le pays possède un réseau d'habitats ruraux bien connus grâce aux fouilles et des habitats fortifiés parmi lesquels domine le site de Závist, avec une superficie d'une centaine d'hectares défendus par plusieurs lignes de fortifications et un sanctuaire monumental qui n'a pas d'équivalent à cette époque dans l'ensemble du monde celtique. Aussi inhabituel que puisse paraître l'emploi du terme «agglomération à caractère urbain» pour un site du V^e s. av. J.-C., il ne semble pas déplacé dans ce cas exceptionnel.

Les nécropoles de la Bohême sont alors birituelles, avec une nette prédominance de l'incinération. Elles témoignent d'une élite militaire qui devait être en tous points semblable aux fantassins et aux cavaliers du fourreau de Hallstatt (fig. 4). Là aussi, un arrêt apparemment brutal se produisit vers la fin du V^e s. av. J.-C.: il concerna l'ensemble des nécropoles, habitats et sites fortifiés de la partie la plus fertile du pays, constituée par les plaines qui s'étendent au sud du cours de l'Elbe. Seule la région de collines plus au sud, nettement moins peuplée auparavant, semble avoir conservé quelques

noyaux de peuplement qui continuèrent à déposer des incinérations dans les anciennes nécropoles tumulaires.

La rupture est d'autant plus brutale et évidente que l'on assiste ensuite à l'apparition de nouvelles nécropoles aux tombes à inhumation plates. Leur phase la plus ancienne est caractérisée par des fibules du type dit «pré-Duchcov», analogues à celles que l'on trouve en Italie ou en Suisse. Rigoureusement inhumatoires et sans céramique, ces sépultures se distinguent ainsi nettement de celles du V^e s. av. J.-C. qui étaient en majorité des incinérations et étaient munies régulièrement d'une ou plusieurs poteries, appartenant à des formes dont certaines disparaissent alors à jamais des productions locales mais continuent à être fabriquées encore au III^e s. av. J.-C., dans certaines régions voisines. C'est notamment le cas des flacons lenticulaires, souvent à décor estampe, de la forme dite «Linsenflasche» de la terminologie allemande (fig. 5).

Identifiés traditionnellement aux Celtes dits historiques, les occupants des nouvelles nécropoles plates étaient censés avoir conquis le pays par les armes, soumis et «acculturé» les autochtones, qui auraient cependant maintenu dans certains cas leurs usages traditionnels jusqu'au III^e s. av. J.-C. Les quelques situations sur lesquelles s'appuyait cette hypothèse se sont révélées erronées et il n'existe plus aucun argument en faveur d'une continuité du peuplement entre le V^e s. av. J.-C. et le siècle suivant dans les régions fertiles du centre et de l'ouest du pays.

Le départ volontaire et organisé de l'ensemble de la population, qui aurait constitué à son arrivée en Italie le noyau du peuple boïen, constitue une hypothèse alternative qui est bien plus satisfaisante qu'un effacement culturel des indigènes, imposé de gré ou de force. Ce serait un territoire à peu près abandonné par ses anciens habitants qui aurait été repeuplé par de petits groupes, venus probablement au moins en partie de la Suisse méridionale.

En effet, la période critique de la fin du V^e s. av. J.-C. et du début du siècle suivant est marquée dans plusieurs des régions situées sur le parcours vers l'Italie par des perturbations ou des changements significatifs. C'est notamment le cas de la Bavière et du Jura, où les nécropoles tumulaires ne semblent plus être utilisées après une phase laténienne initiale très bien représentée. On pourrait évidemment attribuer ces changements à une mutation interne, une désaffection pour les rites funéraires traditionnels, mais d'autres régions

poursuivent tranquillement leur évolution, sans aucun bouleversement significatif, aussi bien à l'ouest (Rhénanie), qu'à l'est (Autriche).

Ainsi, l'invasion de l'Italie se révèle comme une entreprise complexe, avec de nombreux intervenants et de nombreuses répercussions à l'intérieur même du monde celtique. Elle paraît inconcevable sans une longue préparation et une connaissance préliminaire des conditions d'installation à l'arrivée. Ce n'est donc probablement pas un hasard si les deux régions évoquées, la Marne et la Bohême, entretenaient au V^e s. av. J.-C. des relations privilégiées avec l'Italie septentrionale.

L'expansion danubienne du début du III^e s. av. J.-C. et la «Grande expédition» qui conduisit des Celtes devant Delphes, en Thrace etrusque en Asie Mineure, est toute aussi riche d'enseignements. On peut observer, grâce à la diffusion d'objets et d'usages caractéristiques, les étapes de sa progression et définir l'origine d'une partie au moins des migrants. La connaissance que l'on a pour cette période de la production de certains ateliers indique clairement que toute découverte d'un objet caractéristique éloigné de son aire de diffusion normale peut être considérée comme l'indice d'un déplacement humain. Il peut s'agir d'un individu, d'un petit groupe ou d'effectifs importants. Recrutés apparemment de manière capillaire, ces derniers ne provoquent pas de variations démographiques aussi perceptibles que le sont celles que l'on peut observer à la limite du V^e et du IV^e s. av. J.-C.

Les usages vestimentaires et le rôle d'insigne distinctif du rang joué régionalement à cette époque par certaines parures féminines très typées -par exemple certaines formes de torques (Champagne et Rhénanie) ou d'anneaux de cheville (Suisse et Europe danubienne) - facilitent beaucoup l'identification d'individus ou de groupes allogènes et permettent ainsi de suivre des déplacements et des contacts dont il ne reste aucune trace dans les sources historiques. On peut citer comme exemple l'apparition en Champagne, vers le deuxième quart du III^e s. av. J.-C., de petites communautés dont les femmes se distinguent, pendant une ou deux générations, par le port localement inconnu d'anneaux de cheville à oves qui appartiennent à des types bien définis d'Europe centrale. L'étrangeté par rapport aux traditions locales est soulignée par l'absence du torque qui était auparavant la parure principale de toute femme champenoise de haut rang (fig. 6).

On pourrait multiplier les exemples d'identifications différentielles de ce type qui peuvent permettre de cerner de très près les points de départ et d'arrivée des migrants. Elles sont rendues possibles par le contexte particulièrement favorable de l'époque.

L'uniformisation des produits et des usages funéraires qui accompagnèrent l'essor des oppida ne permettront plus ce genre d'approche que lorsqu'il s'agira d'individus appartenant à des aires culturelles bien différenciées par leurs matériaux (c'est par exemple le cas de la présence de certaines parures alpines parmi les matériaux recueillis sur l'oppidum bavarois de Manching).

La Bohême, une région qui semble avoir été concernée par les deux grands mouvements de populations évoqués précédemment, est actuellement le pays qui fournit l'information la plus riche sur l'occupation du territoire et ses variations. La situation est particulièrement favorable dans la partie nord-occidentale, la plaine fertile sous les Monts Métallifères, où l'extraction de charbon à ciel ouvert a conduit à l'exploration archéologique de milliers d'hectares, avec des superficies de plusieurs centaines d'hectares d'un seul tenant, intégralement décapées et fouillées. On possède ainsi une base de données très riche et très complète qui a permis de réaliser plusieurs études systématiques, d'un intérêt considérable, portant sur des «micro-régions» de quelques dizaines de kilomètres carrés.

Une des constantes des habitats ruraux paraît être une certaine mobilité: les sites sont généralement occupés pendant des périodes que l'on peut estimer nettement inférieures à un siècle, avec une reconstruction des édifices à peu près tous les vingt à trente ans. Lorsque le village est reconstruit au même endroit, l'apparente continuité peut masquer des interruptions de plusieurs dizaines d'années. En effet, s'il est assez facile de distinguer des occupations très éloignées entre elles dans le temps, c'est bien plus difficile dans les cas où il s'agit d'un intervalle relativement court. C'est d'ailleurs ainsi que s'imposa jadis en Bohême l'idée d'une culture hallstatto-laténienne, datable des V^e-III^e S. av. J.-C., qui aurait été documentée presque exclusivement par les habitats et aurait témoigné d'un peuplement mixte de Celtes autochtones hallstattiens et de Celtes historiques immigrés de culture laténienne.

Il est aujourd'hui évident que la Bohême a connu successivement au V^e s. av. J.-C. une phase tardo-hallstattiennne et une phase laténienne ancienne qui apparaissent généralement

confondues sur les habitats. Le petit village de Kadan est jusqu'ici le seul à présenter une séparation nette entre ces deux phases, grâce à un déplacement de quelques dizaines de mètres qui a permis d'éviter le mélange des matériaux respectifs. Cette situation d'instabilité de l'habitat est généralement expliquée par la nécessité d'abandons temporaires consécutifs à l'épuisement des sols.

Leur reflet est probablement plus sensible dans le domaine funéraire, caractérisé par des nécropoles plates: on assiste à une prolifération de petites nécropoles à inhumation d'une durée relativement courte, correspondant au plus à trois ou quatre générations, tandis que les nécropoles tumulaires du V^e s. av. J.-C., utilisées souvent depuis les débuts de l'âge du Fer ou même depuis l'âge du Bronze, semblent présenter un caractère de continuité nettement plus affirmé. Une seule nécropole plate couvre jusqu'ici un intervalle de plus d'un siècle: Jenisuv Ujezd dont les quelques 130 tombes connues s'échelonnent du deuxième quart du IV^e s. av. J.-C. au troisième quart du siècle suivant et peuvent être réparties, très approximativement, sur une huitaine de générations.

La nature de l'habitat correspondant reste malheureusement inconnue (c'est également le cas pour la nécropole de Münsingen en Suisse qui fournit une séquence encore plus longue). Il semblerait donc, si on compare les données disponibles pour le V^e s. av. J.-C. et celles pour les deux siècles suivants, qui correspondent au peuplement par des Celtes immigrés, qu'une période de relative instabilité et de mobilité accrue, toutefois sans fléchissement démographique clairement perceptible, vient remplacer un peuplement plutôt stable et bien ancré dans le milieu antérieur. Cette constatation est d'autant plus intéressante que de nombreux objets caractéristiques des nécropoles plates de la Bohême accompagnent les groupes migrants de Celtes de la première moitié du III^e s. av. J.-C. Le recrutement capillaire du surplus démographique dans un milieu plutôt instable, mais sans chutes perceptibles dans la densité du peuplement, est un trait qui distingue ces mouvements celtiques de leurs prédécesseurs du début du IV^e s. av. J.-C.

Une des principales raisons des déplacements de groupes militaires celtiques à la fin du IV^e s. av. J.-C. et au début du siècle suivant, fut incontestablement l'essor du mercenariat que provoquèrent les guerres de succession qui suivirent la mort d'Alexandre. Ce type d'activité n'était pas nouveau pour les Celtes qui

l'avaient pratiquée certainement depuis le V^e s. av. J.-C., sinon même dès le siècle précédent, au service des Etrusques et des Carthaginois. Les débouchés qu'il offrait furent vraisemblablement à l'origine de l'installation des Sénons transalpins à proximité du comptoir syracusain d'Ancône et c'est probablement là que furent recrutés les mercenaires celtiques qui faisaient partie avec des Ibères du corps expéditionnaire syracusain envoyé en 369/368 av. J.-C. en Grèce. On ne dispose pas d'autres informations aussi explicites sur le mercenariat celtique en Italie pendant le IV^es. av. J.-C., mais il a dû être florissant et c'est peut-être dans son contexte que doit être située l'ambassade des Celtes de l'Adriatique qui, s'ils étaient réellement de cette origine, ne pouvaient être que des Sénons cisalpins. Situés sur un territoire stratégique, ils continueront certainement à fournir des effectifs aux Syracusains et les mercenaires celtiques qui participèrent en 307 av. J.-C., au nombre de 3 000, avec des Samnites et des Etrusques, à l'expédition d'Agathocle en Afrique pouvaient difficilement avoir été recrutés autrement que par l'intermédiaire du comptoir anconitain.

Les Celtes étaient donc bien introduits, dès le IV^e s. av. J.-C., dans les principaux circuits du mercenariat dont les clients étaient les puissances économiques qui ne disposaient pas d'une force militaire proportionnée à leurs ambitions. C'était le cas de Syracuse et d'autres cites de la Grande Grèce, c'était également le cas de Carthage, cela devint le cas des royaumes hellénistiques lorsque le noyau militaire macédonien devint insuffisant pour poursuivre la lutte acharnée qui opposait les uns contre les autres les héritiers d'Alexandre. Il y eut donc probablement des mercenaires celtiques engagés dans les combats que se livraient les diadoques dès les dernières décennies du IV^e s. av. J.-C. et se furent probablement eux qui servirent d'informateurs lors de la préparation de la «Grande expédition» de 280 av. J.-C., trop bien conçue et organisée pour être la ruée spontanée d'aventuriers lancés à la recherche aveugle de terres et de richesses, sans idées claires sur le but à atteindre, son intérêt et les moyens nécessaires pour y parvenir.

La «Grande expédition» a eu pour résultat immédiat l'injection soudaine sur un marché en plein essor de plusieurs dizaines de milliers de militaires courageux, apparemment bien entraînés, expérimentés et nettement moins chers que des mercenaires grecs. Les souverains hellénistiques profitèrent immédiatement de l'aubaine: Antigone Gonatas engagea les rescapés de la bataille de Lysimacheia,



casadesarmiento

centro de estudos do património

Nicomède de Bithynie fit traverser les détroits aux troupes de Léonnorios et Lutarios. En 277/276 av. J.-C. quatre mille Gaulois étaient au service de Ptolémée Philadelphe qui, craignant leur soulèvement, les fit périr dans une île du Nil. Désormais, les mentions de contingents celtiques dans les années hellénistiques foisonnent et on peut considérer qu'ils font partie de leurs effectifs normaux. Leur courage est réputé et, lorsque Pyrrhos vaincra en 274 av. J.-C. les troupes d'Antigone dont l'arrière-garde celtique s'était fait tuer sans reculer tandis que l'infanterie macédonienne passait de son côté, il considérera cette victoire sur les Gaulois comme son fait d'armes le plus glorieux et fera suspendre leurs boucliers dans le sanctuaire d'Athéna Itonia avec l'inscription: «Ces boucliers longs, présents à Athéna Itonia, le Molosse Pyrrhos les prit aux insolents Galates et les a ici suspendes» (Pausanias, *Description de la Grèce, l'Attique*, 13, 3).

Des dizaines de milliers de mercenaires celtes combattirent ainsi et versèrent leur sang sur tous les champs de bataille de la Méditerranée. Aventuriers de caractère, ils se lancèrent de temps en temps dans des opérations pour leur propre compte ou se révoltèrent, comme à Mégare en 265 av. J.-C., où l'une de leurs femmes a peut-être été dépouillée à cette occasion de ses anneaux de cheville, fabriqués en Bohême ou en Bavière et trouvés à une trentaine de kilomètres de là, dans le comblement d'un puits d'Isthmia près de Corinthe. En effet, ces corps de mercenaires qui comprenaient généralement deux ou quatre mille hommes en armes, se déplaçaient avec leurs femmes et leurs enfants, donc un total de cinq à dix mille personnes, ainsi qu'avec une quantité de chariots qui transportaient toutes leurs richesses et servaient probablement aussi de logis lors de leurs mouvements. Cela faisait beaucoup de monde qui vivait au contact direct de l'univers des cités méditerranéennes, entièrement nouveau pour des personnes venues des villages d'Europe centrale.

Certains revenaient dans leur pays d'origine avec les expériences et les biens qu'ils avaient accumulés, tandis que d'autres partaient en sens contraire pour tenter leur fortune. A part le fruit de pillages occasionnels, celle-ci était constituée par la solde, réglée en monnaie au chef de l'unité, une faible partie comme avance au début de l'engagement, le reste à sa fin. D'après les informations disponibles, un contrat de mercenaires gaulois pouvait s'élever à un statère d'or par homme pour une campagne de plusieurs mois, tandis qu'un soldat grec recevait la même somme pour un seul mois. La

pratique de la monnaie se répandit ainsi chez les Celtes transalpins et ce n'est certainement pas un hasard si ce furent précisément les espèces qui étaient les plus utilisées dans les paiements de mercenaires, notamment le statère d'or macédonien, le «philippe», et les émissions d'Alexandre le Grand, qui serviront de modèles aux premières frappes celtiques.

Incontestablement, l'expansion danubienne du III^e s. av. J.-C. et le déplacement du centre de gravité du monde celtique transalpin de la Suisse vers la Bohême et la Moravie qui en est la conséquence, ainsi que l'essor rapide des nouvelles provinces danubiennes, constituent des événements majeurs dans l'histoire de l'Europe ancienne, pendant longtemps sous-estimés et mal compris. En effet, il est clair que l'existence d'ensembles ethniques instables mais dynamiques, capables d'absorber et de structurer des éléments d'origine disparate, illustrée particulièrement bien par le cas des Volques Tectosages, parallèlement à la présence de peuples anciens, stables et enracinés depuis longtemps dans un terroir ancestral, permet d'expliquer le caractère très diversifié du peuplement celtique et ses évolutions différentes selon les régions.

L'étonnante rapidité et efficacité de l'expansion danubienne apparaît beaucoup plus compréhensible lorsque l'on apprécie à sa juste valeur la capacité des Celtes à trouver *un modus vivendi* avec les populations indigènes des terres de conquête qui devaient probablement être souvent en situation majoritaire. L'illustration éloquente de cette cohabitation est l'assimilation d'éléments propres aux cultures locales qui caractérise aussi bien les Celtes de la Cuvette karpatique que le milieu scordisque de la plaine du Danube. Evidemment, ces influences ne modifièrent pas dans sa substance le fondement idéologique de l'expansion dont le reflet le plus éloquent est fourni par les images que modelèrent ou gravèrent les artistes celtes de la région: l'art des Celtes danubiens reste pleinement intégré dans le même monde d'idées qui est indissociable de l'art laténien depuis le V^e s. av. J.-C. et qui trouve au III^e s. av. J.-C. une remarquable expression unitaire en formant le langage commun, la *koiné* culturelle, des Celtes laténiens (fig. 8).

Installés sur les hauts plateaux d'Anatolie, les Galates qui devaient appartenir majoritairement encore à la génération de la «Grande expédition», originaire d'Europe centrale, formèrent dès le deuxième quart du III^e s. av. J.-C. une fédération de peuples connue

sous le nom de «Communauté des Galates» (*Koinon Galaton*) qui s'inspirait probablement de modèles propres non seulement aux populations celtiques de leurs régions d'origine mais à l'ensemble des Celtes. Cette organisation est particulièrement bien décrite par Strabon: «Les trois peuples [Tolistobogiens, Trocmes et Tectosages] parlant la même langue et ne différant en n'en sous tous les rapports, ils se divisèrent chacun en quatre fractions intitulées chacune une tétrarchie et possédant chacune son propre tétrarque, avec un juge (*dikastès*) et un chef d'armée (*stratophylax*) subordonné à celui-ci, ainsi que deux sous-chefs d'armée (*hypostratophylax*). Le conseil (*boulé*) assistant les douze tétrarques se composait de trois cents hommes qui tenaient assemblée dans le lieu appelé Drunementon. Il avait à juger des affaires de meurtre, tandis que les autres étaient du ressort des tétrarques et des juges.» (*Géographie* XII, 5, 1; traduction de F. Lasserre).

Mise à part la forme grecque donnée aux différentes charges, résultat certain de l'influence exercée par l'environnement hellénique, on retrouve un type d'organisation qui présente de nombreux points communs avec celle de peuples de la Gaule de la première moitié du I^{er} s. av. J.-C. décrite par César, de manière malheureusement moins systématique, et d'autres indications que l'on peut glâner dans les textes. La tétrarchie semble correspondre au concept du *pagus*, qui semble être également le résultat de la quatripartition d'un ensemble plus important, la confédération tribale désignée généralement du nom de «peuple». On en retrouvera le principe encore dans l'Irlande pré-chrétienne, divisée en quatre parties qui contribuent chacune à un territoire commun, la province du Milleu (*Midhe*) qui est censée réaliser l'unité de l'ensemble. son équivalent continental est le Mediolanum («Centre du territoire»), attesté chez différents peuples celtiques par de nombreux toponymes. Toutefois, à la différence des cités de la Gaule, déjà urbanisée ou en voie d'urbanisation, les Galates d'Asie Mineure présentent d'après les textes une structure du peuplement qui semble rester foncièrement rurale et qui est indiscutablement fortement marquée par les préoccupations de nature militaire qui devaient être propres aux populations mobiles de colons annés telles que celles qui furent le moteur de l'expansion danubienne.

Un peu plus d'un demi-siècle après leur installation sur les hauts plateaux d'Anatolie, les Galates qu'affronte l'armée romaine commandée par le consul Cnaeus Manlius Vulso évitaient de

s'enfermer dans les villes et préféraient s'installer sur des hauteurs qu'ils transformaient en forteresses de fortune. Trois ou quatre générations après leur arrivée en Asie Mineure, ils semblent donc rester attachés à un milieu rural où ils pouvaient préserver sans difficultés une organisation qui leur permettait de maintenir leur cohérence ethnique par rapport à un milieu étranger qui était foncièrement urbain. Même les représentants de leur élite, pourtant très proches des aristocraties locales, semblent n'avoir résidé que temporairement dans les grands centres urbains des territoires qui étaient sous leur contrôle: ils préféraient vivre et conserver leurs trésors dans des localités qui se trouvaient certainement à l'intérieur de territoires peuplés majoritairement sinon exclusivement par leurs congénères. Le caractère secondaire de ces sites résidentiels, vraisemblablement des sortes de grandes fermes fortifiées analogues à celles que l'on trouve depuis le V^e s. av. J.-C. dans l'aire initiale de la culture laténienne, explique que l'on n'en connaît jusqu'ici au mieux que le nom. L'installation en milieu rural, favorable au maintien d'un système social fondé sur les liens du sang, a certainement joué un rôle essentiel dans l'extraordinaire capacité de résistance à l'assimilation linguistique dont témoignait vers la fin du IV^e s. ap. J.-C. la pratique, observée par Saint Jérôme, d'une langue galate qui aurait été semblable au dialecte gaulois parlé encore à cette époque chez les Trévires du nord de la Gaule. Elle fournit également l'explication de l'étonnante vigueur démographique qui permit aux descendants des vingt mille Celtes qui franchirent les détroits en l'an 278 av. J.-C. de survivre en tant que groupe ethnique tout en participant en nombre à tous les conflits régionaux et en laissant des milliers de morts sur les champs de bataille.

Formés à partir de groupes recrutés en Europe centrale pour une expédition militaire de grande envergure, les Galates fournissent ainsi un remarquable témoignage, grâce aux nombreux textes qui les concernent, sur le type d'organisation qui avait rendu possible l'expansion historique des Celtes et leur installation dans différentes régions, aux côtés de populations indigènes. Structurés en une sorte d'oligarchie militaire, ils vivaient apparemment en marge du peuplement urbain de la région qui ne semble pas avoir connu des bouleversements très sensibles suite à leur établissement définitif dans la région.

Les principaux contacts et les phénomènes d'intégration semblent avoir concerné uniquement une élite sociale qui réussit à établir un *modus vivendi* avec les notables indigènes. Ainsi, la prêtrise de la Grande déesse de Pessinonte était partagée entre cinq Galates et cinq Phrygiens, illustrant ainsi une grande capacité d'adaptation aux traditions locales et la volonté d'éviter des changements traumatiques. Le rôle essentiel et la montée progressive de ces grandes familles sont illustrés de manière exemplaire par le Tolistobogien Déiotaros qui n'hésita pas à utiliser alternativement les mariages et l'assassinat pour conquérir le pouvoir. Singulièrement, cette situation n'est pas sans évoquer les intrigues des grandes familles gauloises décrites à la même époque par César. La Galatie ne paraît pas de ce point de vue très différente de la Gaule: on assiste dans les deux cas à une progression vers le pouvoir personnel de membres de grandes familles divisées entre elles et à leur intérieur par des luttes impitoyables qui affaiblissaient très sensiblement l'efficacité militaire des anciennes communautés.

On a considéré pendant longtemps que ce furent les deux grands événements qui se déroulèrent en Gaule à partir du début du dernier quart du II^e s. av. J. -C. -la création de la province de Narbonnaise et l'invasion des Cimbres et des Teutons- qui furent à l'origine de l'apparition des villes celtiques désignées généralement du nom latin d'*oppida*: les nouvelles villes romaines auraient été une source d'inspiration, un modèle, la menace des coalisés transrhénans aurait conduit à concentrer la population sur des sites bien défendus. Les *oppida* et l'organisation en cités qui y est associée se seraient donc développés en Gaule après la période troublée de la fin du II^e s. av. J.-C. On pensait, en effet, que l'essor autonome du monnayage des cités gauloises était associé à la chute de l'hégémonie qui aurait été exercée par les Arvernes, suite à leur défaite en 121 av. J.-C. L'expression monétaire de cette hégémonie aurait été la large diffusion du statère imité directement des émissions macédoniennes au nom de Philippe II, attribué aux Arvernes.

Cette coïncidence entre différents événements connus par les textes et des déductions formulées à partir des vestiges archéologiques ou de la numismatique n'a pas résisté à l'accroissement des données fournies par l'archéologie et au réexamen critique du contexte général de l'apparition du réseau urbain chez les Celtes. En effet, même les textes fournissaient de nombreux indices en faveur de

l'existence plus ancienne d'un système, où la fondation d'une agglomération centrale, l'oppidum, jouait un rôle essentiel dans le processus de formation de la communauté et de son établissement sur un territoire déterminé. On pourrait évidemment évoquer le cas des Insubres, dont l'existence en tant que communauté confédérée est indissociable de la naissance de Mediolanum (Milan), le «Centre du territoire». Le cas des Celtes de Transpadane, dont l'urbanisation précoce est indiscutablement la conséquence de la forte influence exercée par le monde des cités étrusques, peut être toutefois considéré comme différent de celui des Transalpins.

Cependant, un indice très important est fourni par le cas des Celtes transalpins qui firent irruption en Vénétie orientale en 186 av. J.-C. et prirent possession du territoire en fondant un oppidum. L'entreprise coloniale, car s'est bien de cela qu'il s'agit, est donc dès cette époque étroitement associée à l'implantation d'un centre à vocation urbaine. Les Romains ne s'y trompèrent pas et l'intervention de 183 av. J.-C. fut motivée par la nouvelle que les Gaulois passés en Italie «construisaient un oppidum sur le territoire qui est maintenant celui d'Aquilée» (Tite-Live, *Histoire romaine*, XXXIX, 45). Les en dissuader équivalait à leur refuser une installation définitive. Il faut donc admettre que les Celtes en question avaient une conception de l'occupation d'un territoire qui était différente de celle des migrations antérieures qui ne semblent pas avoir été associées à l'implantation de centres communautaires autres que religieux, tels que le sanctuaire central des Galates, le Drunemeton.

L'étude du réseau des oppida révélait d'autre part que leur implantation ne pouvait être le résultat d'une improvisation dictée par un péril imminent. Le choix des sites ne semblait jamais avoir été fait pour des raisons uniquement défensives: situés sur des voies commerciales importantes, ils jouaient visiblement le rôle d'étape et de lieu de marché en contrôlant généralement un point stratégique tel que la traversée d'un cours d'eau, le débouché d'une vallée, le passage d'un bassin fluvial à un autre. Leur position était généralement choisie de manière à utiliser au mieux les défenses naturelles: sur une colline ou un plateau isolé, sur un éperon, dans une boucle fluviale. Il existait cependant aussi des oppida de plaine où la totalité des défenses a dû être édifiée par l'homme: c'est le cas de Manching, un oppidum défendu par une enceinte de plan circulaire, une disposition conceptuellement différente de celle de l'urbanisme méditerranéen.

Enfin, les fouilles qui débutèrent il y a une quarantaine d'années sur des oppida d'Europe centrale commencèrent à multiplier les témoignages sur l'antériorité de la phase initiale d'au moins certains d'entre eux par rapport à l'occupation romaine de la Narbonnaise. On constata également que le monnayage celtique avait connu un développement beaucoup plus précoce qu'on ne l'imaginait. Considérées aujourd'hui, les imitations des statères de Philippe II paraissent devoir être situées dans le contexte du III^e s. av. J.-C., une époque où le mercenariat fournit la meilleure explication de leur diffusion. Dès la fin de ce siècle, de petites monnaies divisionnaires - 1/2, 1/4, 1/8, 1/24 et même 1/32- montrent que la monnaie d'or était réellement utilisée dans les échanges, témoignant ainsi du degré atteint dans les transformations économiques.

Il est clair aujourd'hui que la naissance des oppida celtiques est un processus complexe et de grande envergure qui constitue l'aboutissement d'une mutation qui concerne non seulement le domaine économique et l'organisation de la société mais encore des aspects aussi divers que les rites funéraires ou l'armement. Il est également évident qu'il ne s'agit pas d'un processus uniforme: il ne touche pas toutes les régions au même moment et de la même façon.

La Bohême est actuellement la province celtique où la naissance et le développement du réseau d'oppida sont le mieux étudiés (fig. 9). Le site clé est la forteresse de Závist, qui domine la Vltava à une dizaine de kilomètres en amont de Prague. Elle avait été abandonnée vers la fin du V^e s. av. J.-C., alors qu'elle était la plus grande agglomération fortifiée reconnue à ce jour au nord des Alpes. Sa transformation en oppidum, accompagnée par la remise en état des fortifications, est incontestablement une action volontariste. Son prélude est une courte occupation du site qui doit correspondre à la mise en route du chantier de construction. Cette phase initiale est aujourd'hui datée au plus tard vers le début du deuxième quart du II^e s. av. J.-C. La remise en état successive des fortifications aurait été contemporaine de la mise en route d'un nouveau chantier sur le site de Hrazany, à une trentaine de kilomètres en amont sur le cours de la Vltava. L'étape suivante correspondrait à l'extension du réseau par le début de travaux de construction à Stradonice, sur un site qui domine le cours de la Berounka, un fleuve qui se jetait alors dans la Vltava au pied de Závist, dans une région riche en gisements de minerai de fer, à proximité de fleuves aurifères. Ce nouvel oppidum fut conçu à

l'échelle de l'extension qui était alors celle de l'oppidum de Závist et la subdivision de l'espace intérieur ne fut réalisée que dans une phase successive à la construction de l'enceinte extérieure. Un autre oppidum fut alors implanté aussi à Nevezice, un site sur la Vltava en amont de Hrazany. Il ne sera finalement occupé que très partiellement et assez brièvement. En direction de l'est, vers la Moravie et le grand oppidum de Staré Hradisko qui assurait le contrôle de la voie de l'ambre, fut édifié à miparcours l'oppidum de Ceské Lhotice. Quant à l'oppidum de Trísov, situé sur le cours supérieur de la Vltava, à proximité de gisements de graphite, une matière utilisée pour la fabrication d'une catégorie particulière de poteries, la question de son origine n'est pas encore complètement éclaircie. Il s'agit apparemment d'une fondation tardive sur la voie qui conduit à la vallée du Danube.

Comme on peut le constater, cette mise en place d'un réseau urbain sur des sites inoccupés auparavant se révèle être une entreprise planifiée, une colonisation urbaine qui ne correspond aucunement au modèle évolutif, fondé sur une concentration progressive de l'habitat, qui avait été élaboré pour expliquer la naissance des oppida. La nécessité de la conduite de l'implantation du réseau d'oppida par un pouvoir central fort qui devait disposer au préalable d'une conception de l'agglomération urbaine et de ses fonctions, suggère d'attribuer l'initiative de cette entreprise aux Boïens, chassés d'Italie après la défaite de 191 av. J.-C. et revenus, selon Strabon, dans leur pays d'origine (*Géographie*, V, 1, 6). C'est d'ailleurs à ces mêmes Boïens de Bohême, héritiers de deux siècles d'expériences urbaines en Italie, que les textes et les émissions monétaires permettent d'attribuer plus tard, vers le premier quart du I^{er} s. av. J.-C., la fondation de l'oppidum de Bratislava, un très important site stratégique sur le Danube.

Evidemment, cette situation centre-européenne ne saurait être généralisée. Elle témoigne cependant d'une prise de possession du territoire par colonisation urbaine qui correspond tout à fait à la manière de procéder qui a été illustrée précédemment pour la même période par le cas des Transalpins immigrés en Vénétie.

La naissance et le développement des oppida marquent incontestablement au II^e S. av. J.-C. l'émergence d'une nouvelle forme d'organisation de la société celtique. L'examen de ce type d'agglomération fortifiée montre clairement qu'il présente toutes les caractéristiques fonctionnelles d'une formation de type urbain. Il ne

s'agit pas du résultat de la greffe d'éléments formels d'urbanisme sur un système incompatible par sa structure, comme ce fut peut-être le cas antérieurement: l'oppidum est le produit, en même temps que la pièce maîtresse, d'un système parfaitement cohérent, issu d'une mutation, engagée dans la majeure partie du monde celtique dès le III^e s. av. J.-C., qui concernait tous les aspects de la vie économique et sociale.

Les bouleversements provoqués par l'incursion des Cimbres et des Teutons qu'a connu le monde celtique dans le dernier quart du II^e s. av. J.-C., ont pu jouer dans certains cas le rôle de catalyseur, mais le processus était alors engagé, du moins en Europe centrale, depuis plus d'un demi-siècle.

Dans le domaine de l'habitat, le changement ne se manifeste pas seulement par l'apparition des oppida, mais également par la restructuration de l'espace rural dont les activités convergiaient vers l'oppidum. Après l'apparition des oppida, l'habitat devint plus dispersé qu'il ne l'avait été auparavant: le village de type traditionnel disparaît apparemment au profit de deux formes différentes: les fermes isolées et le *vicus*, le bourg ouvert qui peut regrouper une certaine quantité d'activités artisanales. Qu'il y ait eu au même moment un éclatement et une concentration des habitats n'est paradoxal qu'en apparence. C'est la conséquence inévitable de l'accroissement des échanges et du développement d'un artisanat spécialisé qui ne pouvait survivre que s'il se trouvait associé à un marché d'une certaine importance.

L'essor de cet artisanat qui produisait en série des objets de qualité dont la fabrication faisait appel à des compétences ou à des moyens techniques particuliers, est un aspect fondamental du processus qui accompagne l'épanouissement des oppida. D'importants progrès technologiques peuvent être observés même dans un domaine aussi commun que la production de poteries: on assiste à l'apparition de fours qui permettent la meilleure cuisson d'une quantité plus élevée de pièces et à l'utilisation généralisée du tour de potier à rotation rapide pour le façonnage des productions fines. Grâce à l'existence de marchés centralisés et actifs, l'augmentation de la production dans un domaine déterminé devient plus intéressante que les formules autarciques polyvalentes et on assiste à une spécialisation croissante des activités productrices. C'est certainement de ce point de vue qu'il faut considérer les nouveaux rapports qui s'établissent entre l'oppidum (mais aussi les *vici*) et le milieu rural: le premier réunit une grande

variété d'artisans spécialisés dans la fabrication d'outils, ustensiles divers, véhicules, tissus de qualité, parures, armes et autres, tandis que les fournisseurs de matières premières et de denrées alimentaires sont dispersés sur le restant du territoire.

Cette nouvelle situation implique l'éclatement de l'unité foncièrement autarctique que représentait le village traditionnel. La conséquence est le bouleversement radical des structures sociales, fondées auparavant sur des petites communautés dont la cohérence était assurée en premier lieu par les liens de la parenté. Le système qui reposait sur ces groupes familiaux -clans ou formations analogues- et leur association en tribus et confédérations tribales, était parfaitement adapté à un peuplement dispersé et à une forme d'économie qui était essentiellement agricole. Il en fut autrement à partir de l'apparition des oppida, car la cohésion de ces communautés de type urbain ne pouvait plus être fondée sur les liens du sang mais devait répondre à des impératifs socio-économiques qui dépassaient largement non seulement le cadre du clan mais vraisemblablement même celui de la tribu.

Le système archaïque, fondé sur l'association confédérative de petites communautés dont chacune possédait sa propre structure interne, est remplacé désormais par un système qui intègre l'ensemble d'un territoire en fonction d'une convergence vers l'oppidum, où se trouvaient réunis le centre religieux, l'élite sociale et intellectuelle ainsi que les principales ressources du commerce et de l'artisanat.

L'oppidum central devient ainsi l'expression concrète de l'unité religieuse, politique, administrative et économique d'un territoire déterminé, c'est le chef-lieu de la *civitas* (cité) d'un peuple. La cité constitue désormais la structure fondamentale dans le cadre de laquelle s'organise la société celtique, l'entité par rapport à laquelle est définie la position de chaque individu.

Il est certain que le développement des cités celtiques avait atteint vers le milieu du I^{er} s. av. J.-C., selon les cas, des degrés de développement très inégaux: à côté de cités au système pleinement élaboré -c'était le cas des Eduens de Gaule ou des Boiens d'Europe centrale- existaient des cités qui n'avaient pas encore dépassé un stade tout à fait embryonnaire. L'affirmation définitive du système, encouragée probablement par la fondation de nouveaux chefs-lieux, fut certainement en Gaule l'oeuvre de l'administration romaine, à laquelle le découpage du territoire en unités centralisées d'une certaine

importance permettait d'exercer plus facilement un contrôle administratif et économique.

Cette tentative de bilan de la formation du monde celtique pendant le dernier demi millénaire avant J.-C. ne pouvait être que sélective et donc incomplète. Il s'agissait de mettre en évidence quelques aspects qui illustrent, du moins à nos yeux, certains moments particulièrement dynamiques et significatifs de l'évolution des communautés celtiques, ainsi que leur diversité à l'intérieur de grands courants, inséparables de l'histoire du monde méditerranéen. Il ne s'agit cependant pas de changements brutaux, mais de tendances, adoptées et adaptées avec plus ou moins de succès et de rapidité. Les faciès régionaux que l'on peut ainsi distinguer n'enlèvent cependant rien à l'unité de la culture laténienne, diversifiée mais formant un grand ensemble, foncièrement cohérent dans le temps et dans l'espace. Ceux qui la créèrent et la firent évoluer n'appartenaient pas seulement à une même grande communauté linguistique, ils constituaient également une communauté spirituelle attestée aujourd'hui en premier lieu par un art original, conceptuellement très différent de tous les arts qui furent ses contemporains.

Légendes des illustrations:

- Fig. 1. Cartes de répartition des trouvailles d'épées laténiennes en Italie, en hachures obliques, les territoires occupés par des populations de souche celtique: en haut, exemplaires datables du V^e s. av. J.-C., antérieurement à l'invasion historique; au milieu, pendant la période de l'apogée de la présence celtique dans la Péninsule, aux IV^e et III^e s. av. J.-C.; en bas, postérieurement à la conquête romaine de la Cispadane (II^e s. av. J.-C. et début du siècle suivant).
- Fig. 2. Ensemble de fibules en bronze, d'un dépôt votif ou d'une sépulture à incinération, où figure un exemplaire ornithomorphe (n^o 1), associé à des formes dites pré-Duchcov, de Vícemilice en Moravie, datable du premier tiers du IV^e s. av. J.-C. (extrait de Ludlkovsky, dans *Památky archeologické*, 1964).
- Fig. 3. Fibule ornithomorphe en bronze du dépôt votif du sanctuaire de Nemi, datable d'après les analogies transalpines vers la fin du V^e s. av. J.-C. ou les toutes premières décennies du siècle suivant; Musée de la Villa Giulia (dessin F. Lagarde, d'après relevé V. K.).
- Fig. 4. Décor gravé sur la plaque de droit en tôle de bronze du fourreau d'épée de la sépulture n^o 992 de Hallstatt, Haute-Autriche; deuxième moitié du V^e s. av. J.-C.; Naturhistorisches Museum de Vienne (extrait de Kromer, *Das Gräberfeld von Hallstatt*, 1959).
- Fig. 5. Flacons lenticulaires (*Linsenflaschen*) en terre cuite d'Europe centrale, du V^e au III^e s. av. J.-C.: de gauche à droite, de la tombe n^o 13 de Manetín "Hrádek" (Bohême), de la deuxième moitié du V^e s. av. J.-C. (extrait de Soudská, *Die Anfänge der keltischen Zivilisation in Böhmen. Das Gräberfeld Manetín-Hrádek*, Prague, 1994); de la tombe n^o 3 de Au "Kleine Hutweide" en Autriche, du deuxième tiers du IV^e s. av. J.-C. (extrait de Nebehay, *Das latènezeitliche Gräberfeld von der Kleinen Hutweide bei Au am Leithagebirge, p. B. Bruck a. d. Leitha, N.Ö.*, 1973); de la tombe n^o 20 de Chotín en Slovaquie, du premier tiers du III^e s. av. J.-C. (extrait de Ratimorská, dans *Západné Slovensko*, 8, 1981).
- Fig. 6. Comparaison des parures de deux générations de femmes enterrées dans deux nécropoles de courte durée de la Champagne, datables de la première moitié du III^e s. av. J.-C.:

plus ancienne d'environ une génération, a nécropole de Villeseneux (en haut), est caractérisée pendant la première génération par des torques temaires caractéristiques du sud de la Champagne, tandis que la deuxième génération serait à peu près contemporaine du début de la nécropole de Pogny (en bas), où furent ensevelies d'abord des femmes sans torques qui portaient des anneaux de cheville à oves creux, une parure caractéristique du milieu danubien qui était jusqu'ici complètement inconnue dans la région (extrait de Kruta, dans *Etudes Celtiques*, 22, 1985).

Fig. 7. Cheville de char en bronze et fer de Mezek en Bulgarie, trouvé avec d'autres éléments d'un char celtique laténien dans une sépulture de l'aristocratie thrace locale. Datable du premier tiers du III^e s. av. J.-C., ces pièces sont plus récentes que la sépulture et peuvent être associées à la «Grande expédition» de 280 av. J.-C. Leur facture est caractéristique de l'art des régions du Moyen Danube et la cheville illustre une des principales caractéristiques de l'art celtique de cette époque, la possibilité de lectures multiples: la partie postérieure des deux têtes humaines encadrées d'esses et vues de profil forme une tête de rapace vue de face, un thème très fréquent de l'iconographie celtique (dessin F. Lagarde).

Fig. 8. Carte de la Bohême indiquant la situation des oppida des II^e-I^{er} s. av. J.-C. (4), par rapport à l'aire principale du peuplement antérieur, indiquée ici par les nécropoles du III^e s. av. J.-C. qui ont livré des parures en sapropélite (3), avec les gisements de cette matière première (1) et les ateliers de production identifiés de ces parures. Oppida: 1. Závist, 2. Hrazany, 3. Stradonice 4. Nevezice, 5. Trísov, 6. Ceské Lhotice.

Fig. 9. Revers d'une monnaie d'argent (hexadrachme) des Boïens de Pannonie, au nom de BIATEC, probablement le magistrat monétaire, frappée sur le site de l'oppidum de Bratislava dans le deuxième quart du I^{er} siècle av. J.-C. Des statères d'or au même nom, directement inspirés des émissions de la Bohême, sont également connus de ce site.

L'image représente un cavalier, muni d'un éperon, avec un bouclier au bras gauche et une épée levée dans la main droite, chargeant sur un cheval sellé. C'est un représentant de la cavalerie qui était alors la troupe d'élite des armées celtiques,

aussi bien chez les Boïens d'Europe centrale que chez les Eduens de Gaule (dessin F. Lagarde).



casadesarmento

centro de estudos do património

Fig. 1

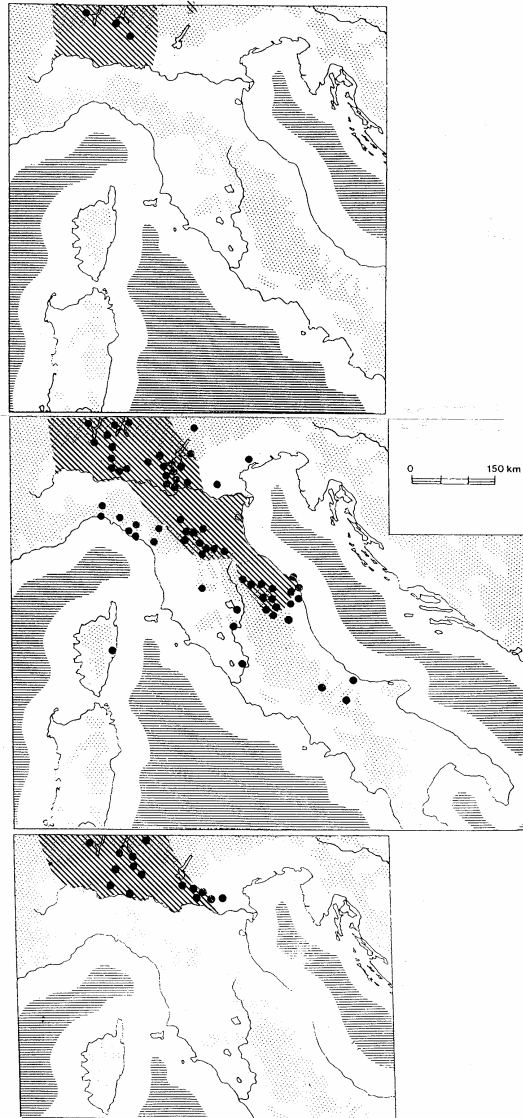


Fig. 2

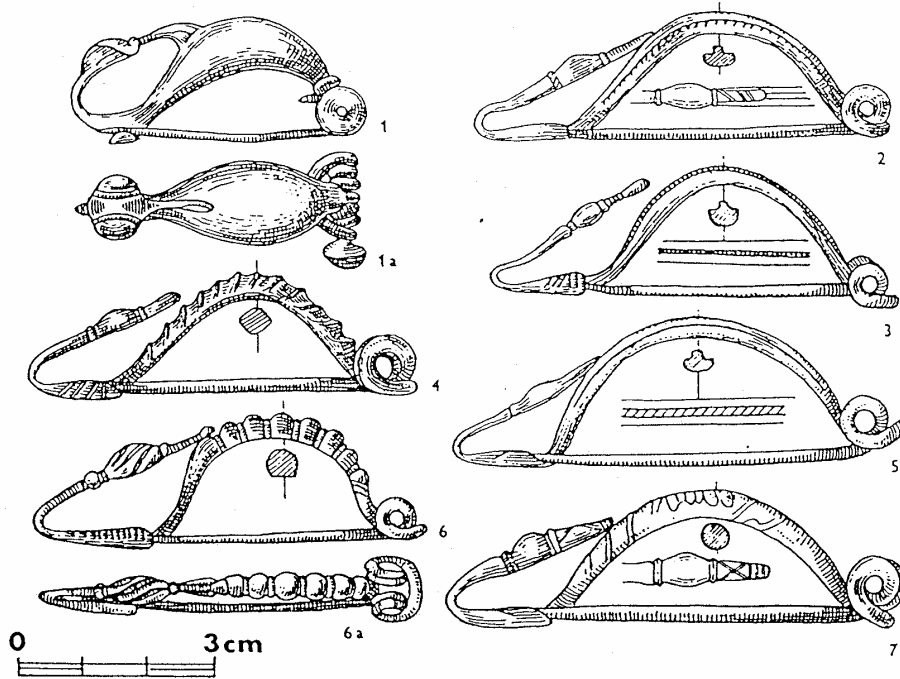
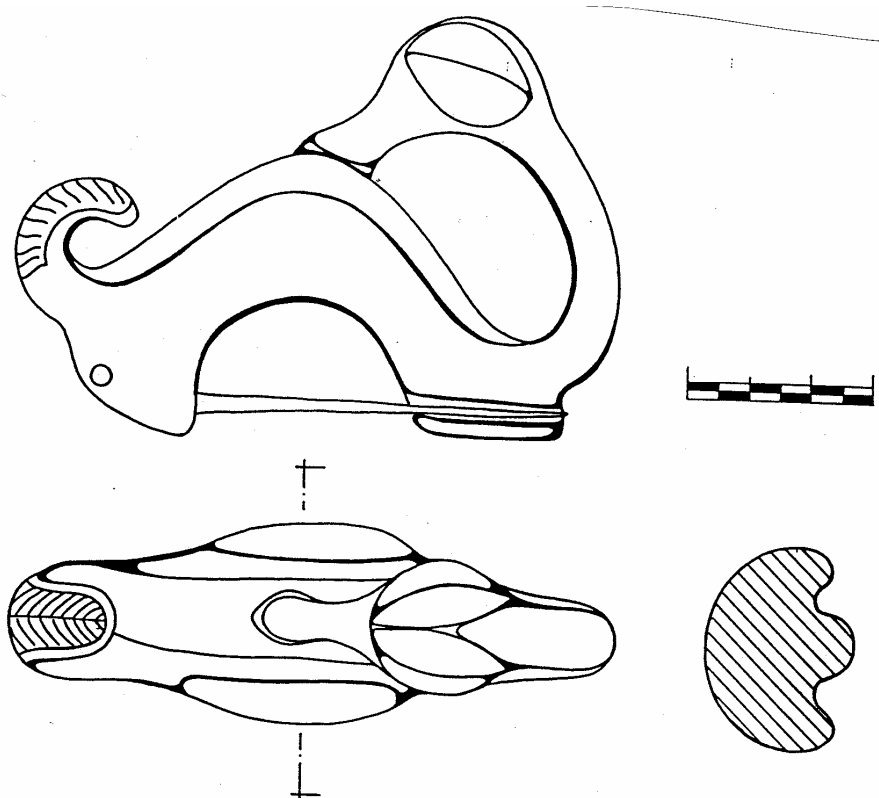




Fig. 3





casadesarmento

centro de estudos do património

Fig. 4

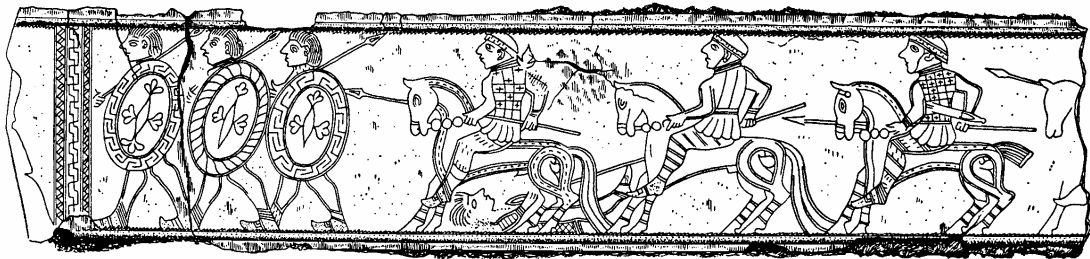
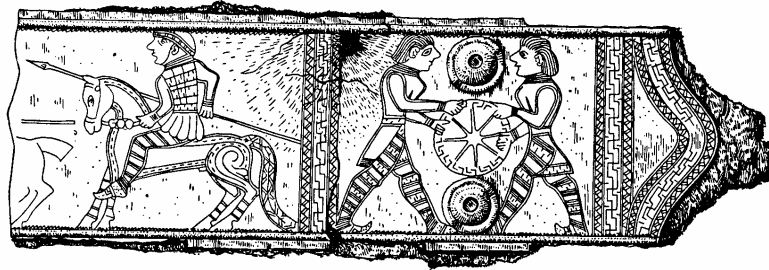
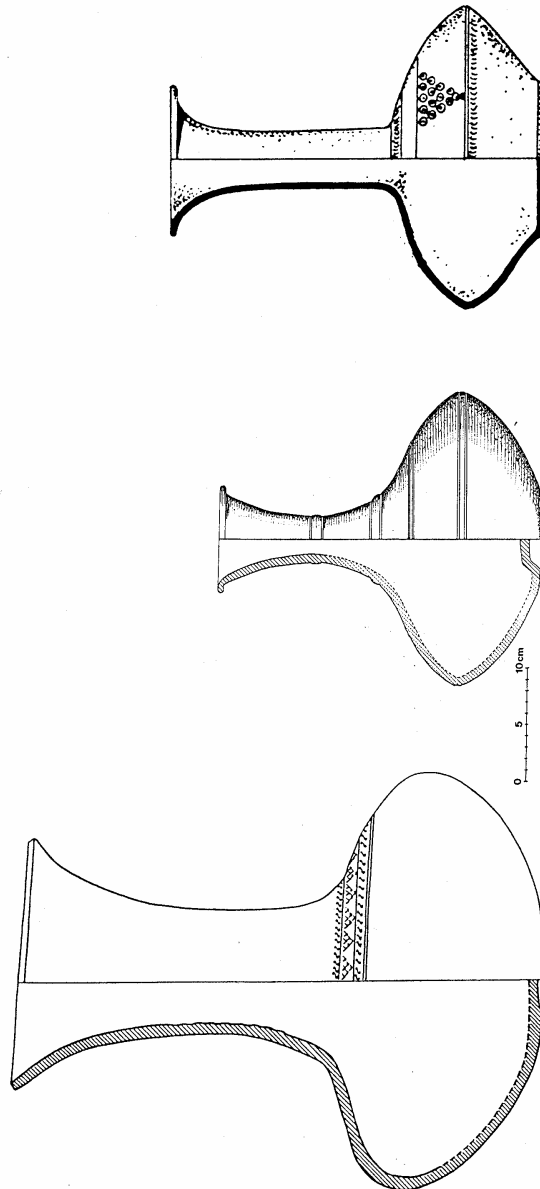




Fig. 5





casadesarmento

centro de estudos do património

Fig. 6

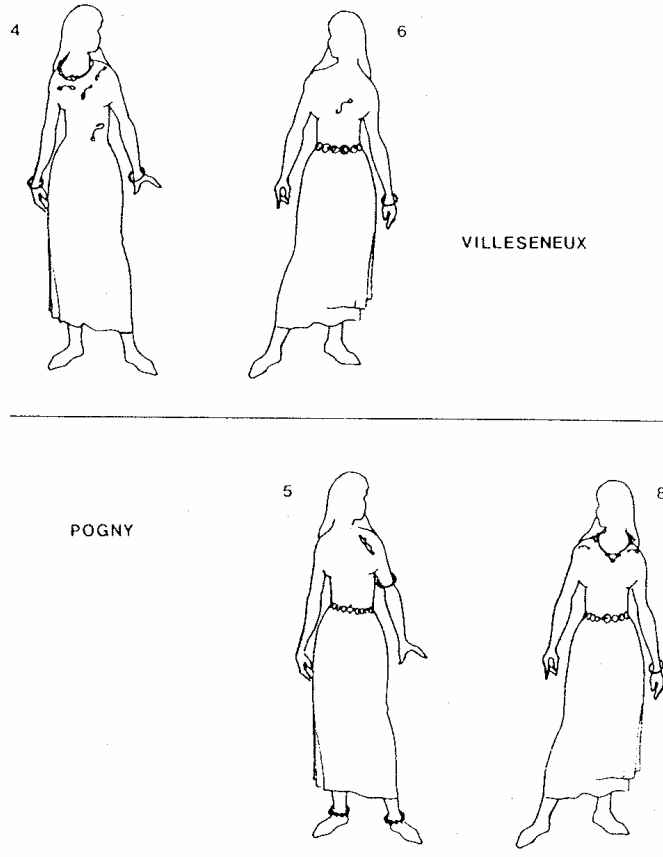




Fig. 7

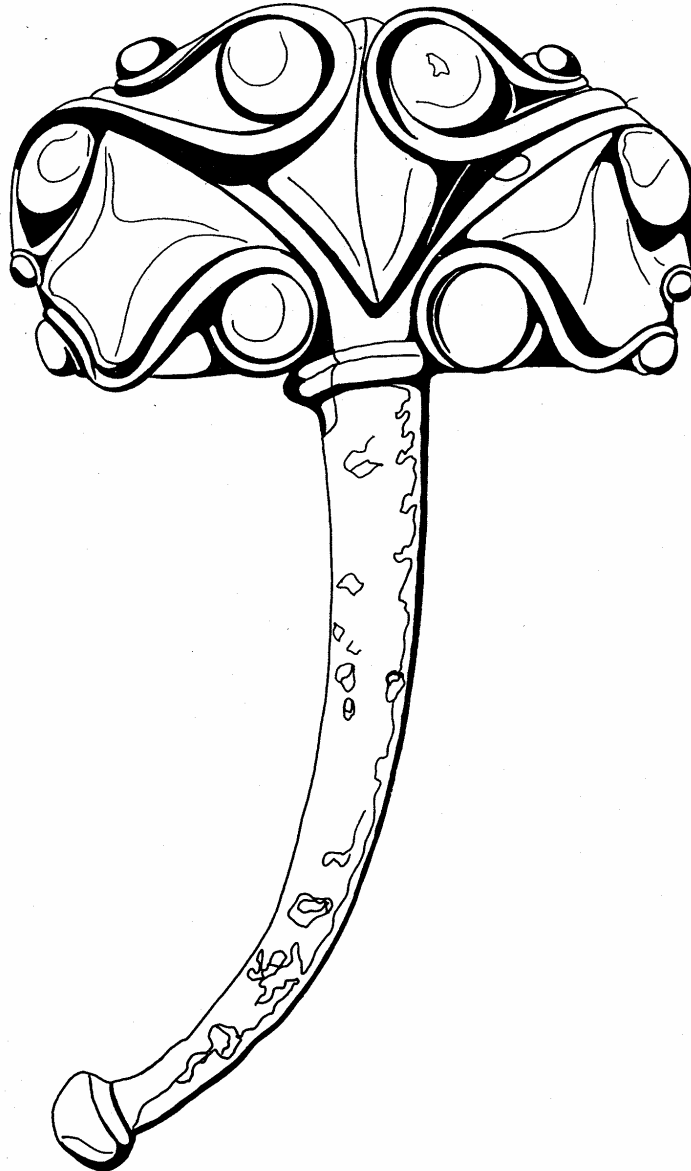




Fig. 8

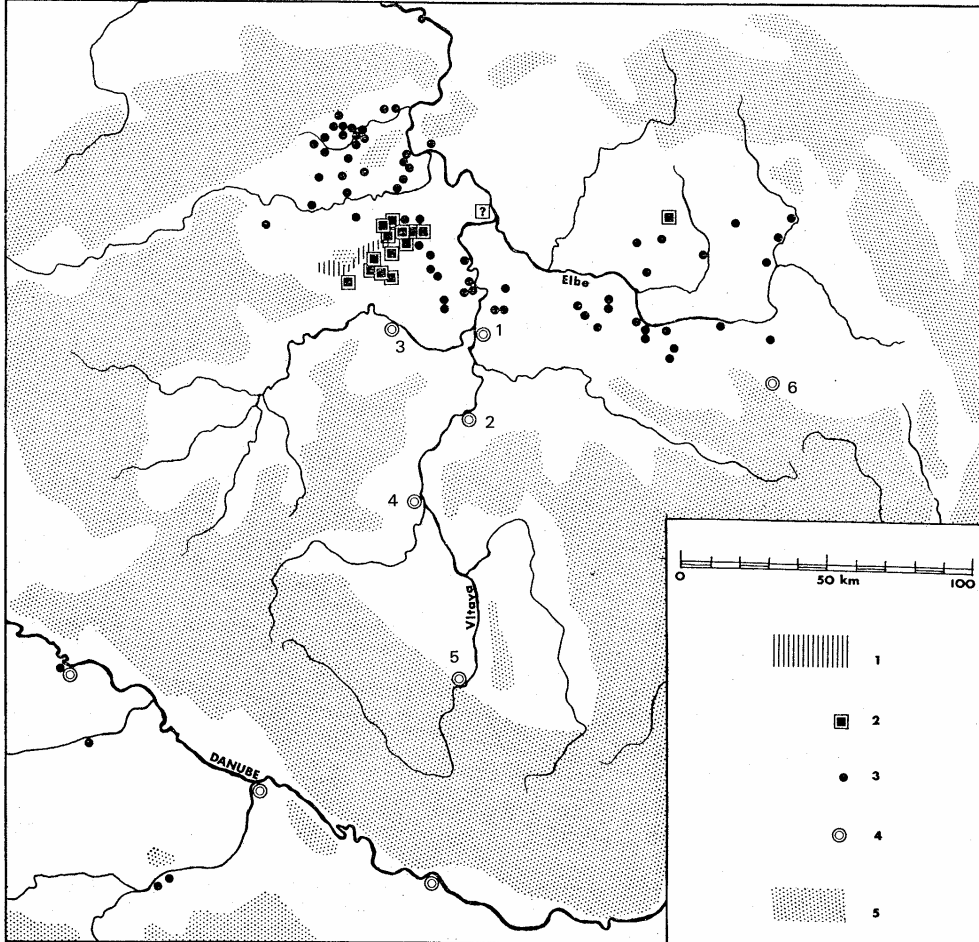


Fig. 9



Bibliographie:

- Almagro-Gorbea (Martín) dir., *Los Celtas: Hispania y Europa*, Universidade Complutense, Actas de El Escorial, Madrid, 1993.
- «Les mouvements celtiques dans la péninsule Ibérique, une révision critique», *l'Europe celtique du V^e au III^e siècle avant J.-C.: contacts, échanges et mouvements de populations*, Kronos B.Y. Editions, Sceaux, 1995, p. 13-26.
- Biel (Jörg), *Der Keltenfürst von Hochdorf*, Konrad Theiss Verlag, Stuttgart, 1985.
- Birkhan (Helmut), *Kelten*, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne, 1997.
- Bittel (Kurt), Kimmig (Wolfgang) et Schiek (Siegwalt) eds., *Die kelten in Baden-Württemberg*, Konrad Theiss Verlag, Stuttgart, 1981.
- Bouzek (Jan) et Kruta (Venceslas) eds., *Les Celtes et la Méditerranée*, «Studia Hercynia 4», Kronos B.Y. Editions, Sceaux, 1999.
- Brun (Patrice) et Chaume (Bruno) eds., *Vix et les éphémères principautés celtiques. Les VI^e-V^e siècles avant J.-C. en Europe centre-occidentale*, coll. «Archéologie aujourd'hui», éd. Errance, Paris, 1997.
- Celtiberos*, catalogue de l'exposition, Diputación Provincial de Zaragoza, Saragosse, 1998.
- Charpy (J.-J.), ed., *l'Europe celtique du V^e au III^e siècle avant J.-C. : contacts échanges et mouvements de populations.*, Kronos B.Y. Editions, Sceaux, 1995.
- Charpy (Jean-Jacques) et Roualet (Pierre), *Les Celtes en Champagne. Cinq siècles de histoire*, Catalogue de l'exposition au Musée d'Épernay, Épernay, 1991.
- Colbert de Beaulieu (Jean-Baptiste) et Fischer (Brigitte), *Recueil des inscriptions gauloises (R.I.G.): volume IV. Les légendes monétaires*, XLV^e supplément à «Gallia». CNRS Editions, Paris, 1998.
- Cunliffe (Barry), *La Gaule et ses voisins. Le grand commerce dans l'Antiquité*, Picard, Paris, 1993.
- *Iron Age Britain*, English Heritage, B.T. Batsford-English Heritage, Londres, 1995.
- Das keltische Jahrtausend*, catalogue de l'exposition de Rosenheim, Verlag Philipp von Zabern, Mayence, 1993.



- Die keltenfürsten vom Glauberg. Ein Frühkeltischer Fürstengrabhügel am Hamg des Glauberges beim Glauburg-Glauberg, Wetteraukreis, Archäologische Denkmäler in Hessen 128/129, Wiesbaden, 1996.*
- Dobesch (Gerhard), *Die Kelten in Österreich nach den ältesten Berichten der Antike. Das norische Königreich und seine Beziehungen zu Rom im 2. Jahrhundert v. Chr.*, Hermann Böhlau, Wien-Köln-Graz, 1980.
- Drda (Petr), «Le site de Závist et le développement du réseau des oppida en Bohême», *Etudes celtiques*, 30, 1994, p. 137-147.
- Drda (Petr) et Rybová (Alena), *Les Celtes de Bohême*, éd. Errance, Paris, 1995.
- «Keltská oppida v centru Boiohaema», *Památky archeologické*, 88, 1997, p. 65-123.
 - «La distribution spatiale de l'artisanat spécialisé sur les oppida celtiques», *Etudes celtiques*, 33, 1997, p. 59-123.
- Duval (P.-M.) et Kruta (V.), éd., *Les Mouvements celtiques du V^e au I^{er} siècle avant notre ère*, Editions du CNRS, Paris, 1979.
- *l'Art celtique de la période d'expansion, IV^e et III^e siècles avant notre ère*, Hautes études du monde gréco-romain 13, Droz, Genève-Paris, 1982.
- Duval (Paul-Marie), *Les Celtes*, coll. «l'Univers des formes», Gallimard, Paris, 1977.
- Duval (Paul-Marie) et Pinault (Georges), *Recueil des inscriptions gauloises (R.I.G.) volume III. Les calendriers (Coligny, Villards d'Héria)*, XLV^e supplément à "Gallia", Editions du CNRS, Paris, 1986.
- Frey (Otto-Herman) et Herrmann (Fritz-Rudolt), «Ein frühkeltischer Fürstengrabhügel am Glauberg im Wetteraukreis, Hessen», *Germania*, 75, 1997, p. 459-550.
- Furger-Gunti (Andres), *Die Helvetier. Kulturgeschichte eines Keltenvolkes*, Verlag Neue Zürcher Zeitung, Zurich, 1984.
- Gambari (F. M.) et Colonna (G.), «Il bicchiere con iscrizione arcaica da Castelletto Ticino e l'adozione della scrittura nell'Italia nord-occidentale», *Studi etruschi*, 54, 1986 (paru en 1988), p. 119-159.
- Jerem (E.), Krenn-Lieb (A.), Neugebauer (J.-W.), Urban (O. H.) éd., *Die Kelten in den Alpeti und an der Donau. Akten des Internationalen Symposions St. Pölten, 14-18 Oktober 1992*, Archacolingua, Budapest-Wien, 1996.
- Jovanovic (Borislav) et Bozic (Dragan), «Keltska kultura u Jugoslaviji», *Praistorija jugoslavetiskih zemalja V: zeljezno doba*, Akademija

- nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine, Centar za balkanoloska ispitivanja, Sarajevo, 1987, p. 803-899.
- Kaenel (Gilbert), *Recherches sur la période de La Tène en Suisse occidentale. Analyse des sépultures*, Cahiers d'archéologie romande, 50, Lausanne, 1990.
- KELTOI. *Kelti i njihovi sodobniki na ozemlju Jugoslavije*, catalogue de l'exposition, Narodni muzej, Ljubljana, 1983.
- Krämer (Werner), *Die Grabfunde von Manching und die latènezeitlichen Flachgräber in Südbayern*, Die Ausgrabungen in Manching, 9, Stuttgart, 1985.
- Kruta (V.) éd., *Les Celtes au III^e siècle avant J. -C. (Actes du IX^e Congrès international d'études celtiques, Paris, 8-12 juillet 1991, première partie)* (= *Etudes celtiques*, 28, 1991), CNRS Editions, Paris, 1993.
- Kruta (Venceslas), *Les Celtes*, Collection «Que sais-je?» n° 1649, P.U.F., Paris, 1976 (8^e éd. mise à jour en 1999; paru également en version espagnole, japonaise, portugaise, serbe et suédoise).
- «Archéologie et numismatique: la phase initiale du monnayage celtique», *Etudes celtiques*, 19, 1982, 65 sqq.
 - «I Celti», *Italia omnium terrarum alumna. La civiltà dei Veneti, Reti, Liguri, Celti, Piceni, Umbri, Latini, Campani e Iapigi*, Milano, Libri Scheiwiller, 1988.
 - «Città e territorio presso i Celti: Il caso insubre », *Notizie dal Chiostro del Monastero Maggiore. Rassegna di Studi del Civico museo archeologico e del Civico gabinetto numismatico di Milano (RASMI)*, 51-52, 1993, p. 47-54.
 - «Brennos et l'image des dieux : la représentation de la figure humaine chez les Celtes», *Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Comptes rendus des séances de l'année 1992, novembre-décembre (C.R.A.I.)*, Paris, De Bocard, 1992 (paru en 1994), p. 821-843.
 - *L'Europe des origines. La Protohistoire 6000-500 avant J.-C.*, coll. «l'Univers des Formes», Gallimard, Paris, 1992 (paru également en version allemande et italienne).
 - «Mobilité ou stabilité du peuplement celtique: sources archéologiques», *Lunula*, 6, 1998, p. 1-18.
 - «Les Celtes de l'Atlantique: d'où, comment et quant y sont-ils arrivés?», *Actes du Congrès Os Celtas da Europa Atlántica*, Ferrol, 20-22/11/1998 (sous presse).



casadesarmento

centro de estudos do património

- Kruta (Venceslas) et Forman (Werner), *Les Celtes en Occident*, \Ed. Atlas, Paris, 1985 (paru également en version anglaise, italienne, allemande et néerlandaise).
- Kruta (Venceslas) et Manfredi (Valerio), *I Celti in Italia*, Mondadori, Milan, 1999. *La céramique peinte celtique dans son contexte européen. Actes du Symposium international, d'Hautvillers, 9-11 octobre 1987*, Mémoire de la Société archéologique champenoise 5, Relms, 1991.
- Lambert (Pierre-Yves), *La langue gauloise*, Editions Errance, Paris, 1995.
- Lejeune (Michel), *Recueil des inscriptions gauloises (R.I.G.), volume I. Textes gallo-grecs*, XLV^e supplément à "Gallia", Editions du CNRS, Paris, 1985.
- Lejeune (Michel), *Recueil des inscriptions gauloises (R.I.G.), volume II fascicule 1. Textes gallo-étrusques. Textes gallo-latinis sur pierre*, 45^e supplément à «Gallia», Editions du CNRS, Paris, 1988.
- Les Celtes*, catalogue de l'exposition du Palazzo Grassi de Venise, Bompiani, Milan, 1991 (version ital. *I Celti*; angl. *The Celts*).
- Les Celtes en France du nord et en Belgique, VI^e-I^e siècle avant J.-C.*, catalogue de l'exposition au Musée des Beaux-Arts de Valenciennes, Crédit Communal, Bruxelles, 1990.
- Les Gaulois d'Armorique. La fin de l'âge du Fer en Europe tempérée. Actes du XII^e Colloque AFEAF, Quimper, mai 1988*, «Revue Archéologique de l'Ouest, Supplément n^o 3», Rennes, 1990.
- Les princes celtes et la Méditerranée*, Rencontres de l'Ecole du Louvre, La Documentation Française, Paris, 1988.
- Menez (Yves) et Arramond (Jean-Charles), «L'habitat aristocratique fortifié de Paule (Côtes-d'Armor)», *Gallia*, 54, 1997, p. 119-155.
- Polenz (Hartmut), «Münzen in latènezeitlichen Gräbern Mitteleuropas aus der Zeit zwischen 300 und 50 vor Christi Geburt», *Bayerische Vorgeschichtsblätter*, 47, 1982, p. 19-222.
- Popoli e facies culturali celliche a nord e a sud delle Alpi dal V al I sec. a.C.*, *Atti del Colloquio Internazionale, Milano 14-16 novembre 1980*, Museo civico archeologico, Milano, 1983.
- Prosdocimi (Aldo), «I piú antichi documenti del celtico in Italia », *La Lombardia tra protostoria e romanità. Atti del II Convegno Archeologico Regionale, Como 1984*, Côme, 1986, p. 67-92.
- Raftery (Barry) dir., *L'art celtique*, éd. Flammarion, Paris, 1990.



casadesarmento

centro de estudos do património

- *Pagan Celtic Ireland. The Enigma of the Irish Iron Age*, Thames and Hudson, Londres, 1994.
- *Sites and Sights of the Iron Age. Essays on Fieldwork and Museum Research presented to Ian Mathieson Stead*, Oxbow Monograph 56, Oxford, 1995.
- Rankin (H. D.), *Celts and the Classical World*, Croom Helm, Londres et Sydney, 1987.
- Schubert (Franz), «Neue Ergebnisse zum Bebauungsplan von Manching», 64. *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission*, 1983, p. 5 sqq.
- Solinas (Patrizia), «Il Celtico in Italia », *Studi etruschi*, 60, 1995, p. 311-408.
- Szabó (Miklós), *Les Celtes de l'Est. Le Second âge du Fer dans la cuvette des Carpates*, Ed. Errance, Paris, 1992.
- Szabó (Miklós), «L'expansion celte et l'armement décoré », *Mélanges de l'Ecole française de Roma-Antiquité*, 108, 1996, p. 523-553.
- Szabó (Miklós) et Petres (Eva F.), *Decorated Weapons of the La Tène Iron Age in the Carpathian Basin*, «Inventaria Prehistorica Hungariae» V, Budapest, 1992.
- Tejral (Jaroslav), Pieta (Karol) et Rajtár (Ján) éds, *Kelten, Germanen, Römer vom Ausklang der Latène-Zivilisation bis zum 2. Jh. im Mitteldonaugebiet*, «Spisy archeologického ústavu AV CR Brn 3», Archeologický ústav AV CR Brno et Archeologický ústav SAV Nitra, Brn-Nitra, 1995.